

prêtait même parfois de bonne grâce, tant ce "gamin" avait l'air de travailler avec ardeur et faisait de "jolis dessins", et sans qu'on se soit jamais douté qu'il s'agissait d'un maître artiste jouissant d'une grande notoriété.

Deux ans après, Rosa Bonheur envoyait à l'Exposition universelle de 1855 un autre chef-d'œuvre, *la Fenaïson en Auvergne*, que l'État s'empressait d'acheter et qui figure encore aujourd'hui au musée du Luxembourg où il est toujours admiré.

Plus tard, Rosa entreprit de grands voyages dans les montagnes, en Écosse, en Irlande, dans les Pyrénées. Elle y vécut de la vie des bergers, vêtue comme eux, mangeant de leur pain bis, passant des nuits sous des cahutes pour surprendre l'instant poétique entre tous, l'instant du réveil du troupeau à l'aurore, le charme ému du premier bêlement d'agneau répondant au premier rayon du Levant sur la roche qu'il dore de sa lumière.

Sur les instances de l'impératrice qui appréciait beaucoup le talent de Rosa Bonheur, l'empereur, par un décret en date du 8 juin 1855, conférait à l'illustre artiste le grade de chevalier de la Légion d'honneur. L'impératrice voulut lui remettre elle-même les insignes.

La souveraine étant en villégiature à Fontainebleau, elle se fit conduire au petit cottage de By, près de Thomery, que Rosa Bonheur habitait. Elle la trouva dans son atelier, en train de peindre, car l'impératrice n'avait pas voulu faire annoncer sa visite.

— Mademoiselle, dit-elle en entrant, je vous apporte un petit bijou de la part de l'empereur.

L'artiste ouvrit l'écrin que lui tendait l'impératrice et aperçut la croix.

— Je suis votre marraine, ajouta la souveraine, je veux attacher ce ruban moi-même et vous embrasser.

Rosa Bonheur fut touchée jusqu'aux larmes, et bien souvent elle aimait à rappeler cette scène.

Quand on lui reprochait, à ce propos, de fuir les Tuileries où elle aurait été accueillie avec empressement, elle répondait gaiement :

— Il ne faut pas m'en vouloir. Je ne puis être à la cour et aux champs.

Cependant, elle alla quelques jours après au château remercier l'empereur, qui la reçut avec son affabilité bien connue et la retint à déjeuner. A table, l'empereur la plaça à côté de

lui. On parla de ses chefs-d'œuvre, de ceux dont elle ne manquerait pas d'illustrer l'art français, des animaux dont le souverain louait l'intelligence. Après le déjeuner, l'impératrice l'emmena faire une promenade sur le lac, dans sa gondole. Le prince impérial les accompagnait.

Rosa se retira enchantée, heureuse, mais elle ne revint plus à la cour, non pour avoir l'air de la fuir, mais simplement parce qu'elle préférait le calme des forêts et des champs, où elle se sentait vraiment chez elle. C'est pour cela qu'elle avait acheté en pleine forêt de Fontainebleau, près de Thomery, pour 50,000 francs, le petit château de By, habité autrefois par les gardes royaux. C'est là qu'elle s'était installée, ne le quittant que très rarement pour venir à Paris, où elle avait un pied-à-terre dans la rue Gay-Lussac. Elle aimait mieux, et de cela il faut la louer autant que l'envier, la société de quelques vieux amis, l'étude de ses bêtes et de ses bois, la distraction de son jardin où les fleurs abondaient, que la fréquentation des milieux artistiques où elle eût perdu son temps sans rien apprendre.

Nous disons "l'étude de ses bêtes" non sans raison. Elle avait à By toute une légion d'animaux des plus divers, parmi lesquels se trouvaient même des lions ! Cela pourra paraître extraordinaire, et cependant rien n'est plus exact. Elle avait des lions, non par fantaisie ou originalité, mais parce qu'elle les étudiait sans cesse sous toutes leurs faces et dans toutes les attitudes qu'elle réussissait à leur faire prendre. Elle les avait vraiment apprivoisés à force de caresses et de friandises dont elle les comblait.

Outre la mémorable visite de l'impératrice Eugénie, l'atelier de By vit venir, à différentes époques, de grands personnages officiels : l'empereur dom Petro, du Brésil ; le duc d'Aumale, le prince de Galles, la princesse de Battenberg, le président de la République Carnot.

IV.— LE PROFESSEUR

LORSQUE Rosa Bonheur fut nommée directrice de l'École impériale de dessin de la rue Dupuytren, elle s'adjoignit sa sœur Juliette, qui ne tarda pas à être pour ainsi dire seule à enseigner. Rosa y venait néanmoins assez souvent pour examiner les dessins des élèves, et quand elle en trouvait un mauvais—elle avait les mauvais dessins en horreur,—elle disait